

Toute œuvre de pensée
est reçue
et insérée volontiers

IDJTIHAD

LIBRE EXAMEN

Abonnement annuel: 12 Fr.

Revue sociale et littéraire de l'Orient et de l'Occident

ÉDITION SUR PAPIER JAPON

IMPÉRIAL

50 Francs par an

(Paraissant mensuellement)

RÉDACTION

ET

ADMINISTRATION

Roseiraie, 2, Genève

TÉLÉPHONE 4732

Adresse télégraphique:

IDJTIHAD, GENÈVE

1^{re} ANNÉE

N° 8

JUILLET 1905

A NOS ABONNÉS et LECTEURS

Notre imprimerie devant être transférée au Caire, le 9^{ème} et 10^{ème} N^{ro} de "Idjtihad" paraîtront le 1^{er} Octobre, sous une même couverture; puis, il reprendra sa marche mensuelle.

Direction

Conférence sur la Turquie

Préjugés et vérités

Paris, 1 Juin 1905.

Nous publions aujourd'hui une Conférence faite par M. le Baron de Lormais, devant une très brillante assistance. Le sujet traité "La femme Turque" a obtenu le plus grand succès et a laissé dans tout l'auditoire une vive impression favorable pour notre race si méconnue.

De pareilles manifestations sont de nature à encourager nos légitimes espérances en des jours meilleurs et nous devons être profondément reconnaissants à Ceux qui ont su les provoquer en notre faveur.

Mesdames, Messieurs,



es Français du XVIII^e siècle passaient pour être le peuple le plus galant du monde. On leur accordait aussi un grand amour de l'équité et un jugement droit.

Obéissant peut-être à l'influence d'un mysté-

rieux atavisme, ou simplement à l'impulsion d'un sentiment d'orgueil, il m'a paru intéressant d'essayer de montrer que la France du XX^e siècle vaut bien celle du XVIII^e et qu'Elle est toujours capable d'offrir son appui moral aux peuples qui souffrent et qui font appel à sa justice.

Ma tâche se trouve d'ailleurs singulièrement simplifiée, puisqu'il s'agit actuellement de revendiquer le droit de vivre pour une Nation qui fut pendant plusieurs siècles l'Alliée — et ce qui vaut mieux — l'Amie fidèle de notre Pays, ne lui demandant « chose rarissime » aucune compensation, sinon la permission de s'éclairer aux rayons de sa civilisation!

J'ai nommé la Turquie!

Il y a un mois, un de nos amis M. Lucien Rouillet développait ici-même avec le talent que l'on sait, des considérations générales sur les Osmanlis. Il montra leur large esprit de tolérance religieuse — hélas presque inconnu maintenant chez nous et détruisit un à un quelques préjugés de races et de mœurs, fruits de l'ignorance où nous sommes des sérieuses qualités des Turcs.

Il est d'usage, en effet, d'emboucher toutes les trompettes d'une presse vénale à la solde de bas intérêts, pour signaler à l'attention publique les défauts de ce peuple dont la dépouille glorieuse éveille les appétits de voisins insatiables.

J'ai dit, en commençant, que nous étions un peuple galant. C'est sans doute pour ce motif que M. Rouillet a seulement effleuré d'une touche légère, un sujet particulièrement attachant, me laissant par pure courtoisie, la mission délicate et

très douce de le traiter devant vous, en parlant ce soir de la *femme turque*.

Afin de donner plus de clarté aux explications que je vais avoir l'honneur de développer, il est nécessaire — sans pour cela refaire l'historique de la race turque depuis son apparition première jusqu'à nos jours — de traiter la question en trois parties distinctes : dans la première j'examinerai la condition de la femme turque avant la fondation de l'Islam. Dans la seconde j'étudierai la situation qui lui est faite par l'Islam. Enfin dans la troisième partie, je montrerai la femme turque moderne telle qu'on peut la rencontrer dans les milieux éclairés de la Société, à Constantinople notamment.

Dans les steppes de l'Asie Centrale, la vie de la femme turque ne diffère pas sensiblement de celle des autres femmes appartenant aux divers groupements de pasteurs. Enfant et jeune fille, elle est considérée comme un élément de la famille au même titre que ses frères.

Mariée, elle constitue la base d'un nouvel essaim ; elle a les mêmes droits que le chef de famille, partage ses travaux et possède les mêmes prérogatives.

Dans la vieillesse, elle jouit du respect des membres de la communauté : ses conseils sont écoutés et sa vie s'éteint dans le calme et le repos.

Plus tard, poussés par le développement de chaque famille devenue tribu, les pasteurs s'acheminent vers des régions plus riches que les steppes. — Certains s'établissent dans les contrées qui leur paraissent hospitalières et se font *agriculteurs*, c'est-à-dire : *sédentaires*. La vie morale et matérielle de la Femme commence alors à se modifier. En effet, dès que la tribu de nomades s'est fixée au sol pour l'exploiter par la culture, la propriété s'est trouvée fondée et dans tous les temps, la propriété a été l'objet de la convoitise des « non-possédants ». Donc, aussitôt qu'il est devenu sédentaire, l'homme doit s'armer : se faire guerrier, pour défendre son bien et réciproquement, le nomade se transforme en guerrier pour attaquer le sédentaire avec plus de chance de succès.

Il résulte de ce nouvel état de choses que les hommes s'occupent peu de la propriété dont l'exploitation est abandonnée aux femmes, tandis qu'ils se chargent du soin de sa défense.

Ce n'est déjà plus le travail en commun assurant l'union des sentiments et des pensées ; c'est l'isolement, la déchéance de l'esprit de famille, avec toutes les tristes conséquences qui en découlent.

On a osé comparer les femmes de ces tribus aux bêtes de somme. Il eût été mieux de dire qu'elles étaient plus malheureuses, car, en même temps qu'elles enduraient les tourments physiques des animaux asservis, elles souffraient au fond de leur âme obscure d'êtres primitifs, mais conscients, de l'état d'infériorité morale dans lequel un sort aussi injuste qu'implacable les maintenait écrasées.

D'autres raisons venaient encore ajouter à ces fatales influences.

On sait que chez tous les peuples, le nombre des naissances féminines l'emporte de beaucoup sur celui des naissances masculines. Il résulte de ce phénomène que, dans les Tribus qui nous occupent, le nombre de femmes augmenta dans une telle proportion que les mœurs se modifièrent fatalement au détriment de la moralité. La polygamie s'installa presque partout, sans autres limites que le bon vouloir du maître, et avec elle surgit un triste cortège de désordres et de pratiques barbares.

J'ai dit presque partout, car les tribus de race turque conservèrent seules leurs mœurs patriarcales. Chaque homme n'avait qu'une épouse qu'il traitait avec douceur, et qu'il entourait d'égards et la considération dont les femmes jouissaient était telle, que plusieurs devinrent les Chefs respectés de grandes tribus et fondèrent de puissantes dynasties. Chez les Arabes au contraire, les désordres augmentèrent sans cesse et, lorsque Mahomet promulga les lois sacrées du Koran, non seulement presque toutes les femmes étaient tombées au rôle indigne d'esclaves, mais pour éviter les charges de plus en plus lourdes imposées au groupement par l'augmentation des enfants du sexe féminin, on en immolait le plus

grand nombre en les enterrant vivants !

L'origine influençait aussi les deux races ; les Turcs gardaient la douceur relative des pasteurs — les Arabes restaient les fils de l'âpre désert. Tel était l'état social des peuples Turc et Arabe à l'époque de la fondation de l'Islam.

Contrairement à une opinion trop répandue, la doctrine de Mahomet s'inspira de sentiments sincèrement humanitaires puisés en partie dans l'Ancien Testament et appropriés aux nécessités de la vie du désert.

C'est ainsi que le Koran défendit sous des peines sévères de tuer les enfants du sexe féminin.

Il institua le système dotal par le mari en faveur de la femme, et limita le nombre des épouses à quatre, sous cette formelle restriction que l'époux devrait à chacune d'elles, avec une parfaite égalité, le bien-être moral et matériel.

En laissant subsister dans ses lois la polygamie, Mahomet obéit certainement à des considérations impérieuses telles que l'influence du climat, la nécessité de combler les vides énormes causés, dans les Tribus, par la guerre et les maladies épidémiques. Mais le Prophète tenta d'enrayer les progrès de la polygamie en réduisant le nombre des épouses légales et en entourant le mariage de garanties sérieuses comme l'abandon des biens dotaux à l'épouse répudiée, l'entretien des enfants nés du mariage à la charge du père et autres mesures qu'il serait trop long de développer ici.

Les Turcs, vivant au milieu des populations arabes récemment converties, ne tardèrent pas à embrasser l'Islamisme, par suite de nécessités d'ordre politique et social. Et par un effet vraiment singulier, de monogames, ils devinrent polygames. Le Koran, moralisateur des Arabes devenait plutôt, au point de vue spécial de la femme, un élément de décadence sociale pour les Turcs !

Sous l'influence de la loi nouvelle, les mœurs se modifièrent profondément. L'introduction de plusieurs femmes légitimes au foyer familial, eut pour premier effet de créer une organisation intérieure particulière. La maison fut divisée en deux parties : le Harem et le Séamlík. Le Harem est

réserve exclusivement aux femmes ; elle vivent là avec leurs enfants et leurs servantes, isolées, surveillées étroitement et soustraites à la société des hommes. Le Séamlík est la partie de l'habitation réservée à l'Epoux, à l'Effendi, au Seigneur ; c'est le seul endroit où l'étranger soit admis.

Même à cette époque, la différence entre les mœurs turques et arabes restait considérable. Chez les Turcs, les femmes étaient traitées avec bonté et profondément respectées. Elles jouissaient de prérogatives importantes telles que la libre administration de leurs biens, une parfaite égalité de traitement de la part du mari.

Chez les Arabes, au contraire, les femmes restèrent soumises à la funeste influence des mœurs antérieures et continuèrent à subir la brutale autorité d'un maître qui s'obstinait à les considérer comme des êtres inférieurs.

Le temps n'a fait qu'accentuer cette différence, et aujourd'hui, on ne peut établir un parallèle sérieux entre la femme arabe d'Asie ou d'Afrique restée esclave et abrutie par les mauvais traitements et la femme turque devenue, à de rares exceptions près, la compagne de l'homme, dans le sens élevé que nous attachons à ce mot en Occident.

L'étude approfondie à laquelle je me suis livré, me permet de faire apparaître à l'aide d'une simple comparaison les causes de la dissemblance des régimes sociaux auxquels les femmes turque et arabes sont soumises.

Les Arabes sont fanatiques !

Les Turcs sont pieux !

De là deux états d'âme donnant aux Lois Koraniques des interprétations humanitaires tout-à-fait opposées. Aussi trouve-t-on une mentalité absolument distincte chez la femme turque et chez la femme arabe.

Jusque dans la défense du foyer familial, l'Arabe agit par instinct, la Turque par dévouement. On ne retrouve de points communs que dans l'amour maternel, montrant ainsi que l'être le plus fruste conserve, malgré sa déchéance, les qualités premières dont l'avait orné la nature.

Je ne poursuivrai pas plus loin la comparaison entre les deux races voisines et trop souvent confondues. Qu'il me suffise de dire que, malgré les

affirmations de théoriciens intéressés, le « réveil de la Nation Arabe » n'est encore qu'un rêve, si l'on entend par « réveil » la mise en pratique des principes de la civilisation.

Et je reviens à la femme turque.

On a beaucoup écrit sur ce sujet; je ne pense pas qu'on l'ait traité comme il méritait de l'être, c'est-à-dire sans parti pris et dans un but purement philosophique.

Presque tous les auteurs se sont évertués à dépeindre la vie de la femme turque sous une forme plutôt pittoresque... J'ose même dire fantaisiste, et je vous étonnerai peut-être en vous apprenant que de Amicis, cet auteur de talent, a laissé échapper un aveu caractéristique dans son livre sur Constantinople: dans l'introduction au chapitre traitant de la femme turque, le Maître italien déclare que l'on ne connaît presque rien de sa vie... que les documents sont fort rares et les descriptions imaginatives... Ce qui ne l'empêche pas de nous donner quelques pages plus loin, une série de tableaux où les fameux harems sont peints avec un luxe de couleurs vraiment très méridionales!

Le Harem!

Quel mot troublant pour les jeunes collégiens entrebaillant — timides encore — les portes de la vie, et pour les vieux messieurs avides d'émotions platoniques! — Combien les poètes qui ont décrit ce temple de l'amour y compris Musset et Hugo sont responsables de péchés commis par pensée sinon par action!

Et pourtant comme tout cela est plus simple et plus près de nous qu'il ne paraît!

Le Harem est, comme je viens de le dire, la partie de l'habitation turque réservée à l'élément féminin de la famille. La séparation avec le sélamlik est complète. Seule une porte généralement dissimulée dans un couloir obscur permet au mari de pénétrer chez sa femme, ce qu'il ne fait d'ailleurs, la plupart du temps, qu'après en avoir sollicité et obtenu l'autorisation. Il y a là un acte de déférence et de courtoisie que beaucoup de femmes de l'Occident apprécieraient. Les relations entre époux sont fort discrètes; les Turcs n'aiment pas se donner en spectacle même à leurs serviteurs et ne connaissent pas sur ce point les propos de « l'office ».

Avouons qu'en cela, le progrès n'est pas de notre côté!

Dans le harem la femme est souveraine maîtresse. Elle conduit sa maison comme il lui convient et administre ses biens à sa guise. Intelligente, la fibre affective très développée, elle élève et éduque ses enfants avec un soin jaloux dans les préceptes d'une saine tradition morale et religieuse. Nombreuses dans l'histoire sont les Turques de pure race qui ont joué un rôle de premier ordre dans les affaires publiques. La séparation des sexes a, sans doute, d'assez graves inconvénients, mais ils sont cependant compensés par des avantages sérieux.

Les femmes turques réservent, pour leurs relations extérieures, la futilité des conversations banales et les menus propos auxquels les événements journaliers servent de prétextes.

Les causeries sérieuses, l'étude des questions touchant à l'éducation des enfants, la politique souvent, sont au contraire, le lot du mari. L'on est en droit de penser qu'il n'a pas à s'en plaindre. Dégagés des tracasseries plus imaginaires que réels qui hantent trop souvent l'esprit des occidentaux, les époux osmanlis sont plus vite en communion de pensées: leurs cœurs sont plus près l'un de l'autre.

Et le peuple qui appelle la Femme: Rose du matin, Source de vie, Etoile divine, sait vraiment aimer! Il aime en effet avec tendresse, avec passion, mais surtout avec une grande dignité, et c'est là le meilleur éloge que je puisse faire de la femme turque.

Je sais que beaucoup d'auteurs ont jugé autrement la famille turque. Je pense qu'ils ont pris leurs exemples dans un milieu qui est maintenant une exception.

Certes il existe encore des harems où vivent plusieurs femmes légitimes. Ceux-là justifient souvent le proverbe turc: « Maison à quatre femmes, barque dans la bourrasque ». La discorde y règne et le désordre s'y rencontre sous des formes multiples depuis l'oblitération à peu près complète du sens moral, jusqu'à la dilapidation des biens. Ces harems donnent lieu à de nombreux cas de divorce et à la fréquente intervention

du Cadi « juge religieux » dont les attributions rappellent assez bien celles de nos juges de paix. Ils appartiennent le plus souvent à des Turcs « parvenus » voulant éblouir leurs concitoyens par un luxe onéreux. D'autres sont peuplés par des hommes qui croient conserver la tradition historique et religieuse, oubliant que la polygamie est une tolérance du Koran et non un de ses rites.

Quoiqu'il en soit, Parvenus et Vieux turcs ne jouissent pas d'une considération spéciale et deviennent de plus en plus rares. La pénétration des idées occidentales, l'élévation continue de la mentalité et de l'éducation morale des Osmanlis, beaucoup plus que la diminution de la fortune publique, tendent à les ramener à la forme primitive de la famille, à la monogamie qu'ils pratiquaient avant l'apparition de l'Islam.

Cette évolution montre à quel point les lois sociales sont immuables, et combien sont imprudents ou coupables, ceux qui prétendent réformer brusquement une race, sans tenir compte de ses origines et des phénomènes qui ont présidé à sa création et à son développement.

Dans les milieux pauvres, la monogamie est la règle presque unique. Le « ménage turc » ne diffère pas sensiblement du « ménage chrétien ». La femme vit constamment avec son mari, s'occupe avec lui des soins à donner aux enfants, de l'entretien de la maison, du jardin ou de l'atelier; elle sort en sa compagnie pour les achats et pour la promenade.

La pauvreté resserre les liens du mariage et met en lumière les qualités d'affection, de tendresse et de dévouement de la femme. On voit fréquemment une épouse dont le mari a eu le malheur de « déplaire à l'autorité » ce qui veut dire pour le moins « qu'il a été emprisonné », vendre tous ses bijoux, faire à pied une longue route pour réclamer son mari et implorer sa grâce, malgré les dangers de toutes sortes qui entourent de pareilles démarches. Jamais un turc ne frappe sa femme; un acte de ce genre le mettrait au ban de son village. La réciprocité est-elle vraie? Je n'en suis pas très-sûr, et la locution populaire « Mari sous la pantoufle » semblerait indiquer qu'en Turquie comme en.... d'autres pays, certaines

femmes sont autoritaires et... dirigent... leur mari dans un chemin qui — évidemment — ne peut être que le bon!

L'éducation occidentale a profondément pénétré dans le monde féminin, en Turquie.

Au début il y eut bien des malentendus. L'Européenne, un peu trop fière de ce qu'elle se croyait supérieure, se montrait aux yeux des Turques, soit trop moqueuse, soit trop sévère. L'élève essaya de copier le modèle, mais son amour-propre froissée l'éloigna de son cœur. Depuis quelques années cet état de choses s'est heureusement modifié.

Des institutrices françaises, anglaises et allemandes, d'un niveau social élevé, furent admises dans les familles turques; les rapports internationaux, rendus plus faciles par le développement des moyens de communication, ont permis aux femmes d'Occident de nouer des relations pleines de courtoisie et même d'affection dans les grands centres d'Orient.

La pratique des langues étrangères et surtout du français, la connaissance des œuvres littéraires renommées, la musique, la peinture et le dessin, forment le bagage courant des femmes turques appartenant à la classe aisée.

Celles de la classe pauvre apprennent maintenant la lecture, l'écriture et l'arithmétique élémentaire dans un grand nombre d'écoles primaires. Des écoles supérieures fonctionnent régulièrement et les jeunes filles turques, instruites selon les programmes modernes sont chaque année plus nombreuses.

Le progrès intellectuel se manifeste aussi sous la forme littéraire. Beaucoup d'écrivains de talent appartiennent au « Sexe gracieux ». Je citerai au hasard: Fatmé Alié hanım, fille de Djeddet Pacha — Niguar hanım, fille de feu Osman Pacha — Fahrünniça hanım bien connue par les articles qu'elle publie dans le « Journal de la Femme » — Macboulé Léman hanım — Halidé hanım, cette dernière sortant du Collège Américain de Péra, dont elle suivit les cours avec succès, malgré l'opposition du gouvernement ottoman. Elle publia en anglais et en turc un livre portant le titre de « Mother » — la mère de famille —. Cette œuvre

fut honorée d'une médaille offerte par feu la Reine Victoria. Enfin il faut encore citer Saedié-Saadeddine hanim qui fonda un journal politique publié en Egypte, en langue turque et arabe.

A Constantinople paraît depuis douze ans, un intéressant journal. Cette feuille ne traite que de questions féminines ; elle est la propriété de Ibn-il-Hak Tahir bey. La directrice est Fatmé Chadié hanim. L'exemplaire que j'ai sous les yeux contient des articles traitant de l'amour maternel, des études morales, des notions de médecine et d'hygiène pour les jeunes filles, des conseils d'économie domestique, de la musique et.....des réclames concernant la « mode ».

Dans le domaine de la coquetterie, l'évolution n'est pas moins sensible. Les femmes turques portent à la ville d'élégantes chaussures à talons Louis XV ; le classique « Feradjé » destiné à dissimuler les formes devient un cache poussière ou un mantelet de la meilleure coupe et le terrible « Yach mak » prend les allures aimables d'une voilette très parisienne !

Dans toutes les branches de la vie féminine le progrès s'affirme avec une surprenante vigueur. Emancipée moralement, la Turquie aura vite fait de conquérir une des premières places parmi ses sœurs d'Occident, prêtant ainsi aux hommes d'élite qui préparent la rénovation de leur patrie, le stimulant appui de leur saine affection et d'une tendresse devenue d'autant plus précieuse qu'elle se manifeste d'une manière plus intelligente.

Du reste, les encouragements viennent de haut. Plusieurs Princes de la dynastie impériale, élevés par des mères soucieuses de donner à leur fils une éducation hautement morale, ont rompu nettement avec des pratiques qui n'ont plus de raison. Mariés à une épouse librement choisie, la dignité de leur vie privée est un exemple précieux pour le peuple momentanément opprimé qui prépare sans bruit l'éclosion radieuse de sa renaissance, dans un avenir prochain !

Mesdames, pardonnez-moi l'aridité de cet exposé.

Parler de la Femme, s'occuper d'elle, est un sujet si attrayant pour moi, que je perds facilement la notion du temps. Heureux je serai si vous n'oubliez pas trop vite cette causerie et si vous me

permettez de la terminer en vous adressant une prière : — Quand on vous parlera des femmes turques, oubliez qu'il y eut parmi elles des odalisques et ne pensez qu'aux jeunes filles, aux épouses et aux mères dont les cœurs sont dignes d'être aimés..... comme nous aimons les vôtres !



Erreurs et Vérités

I

Toutes les erreurs sont regrettables, mais il y en a de criminelles et dans cette catégorie se rangent celles qui, proclamées du haut d'une tribune ou simplement alignées sur un journal, se propagent et s'accréditent d'autant plus facilement que la position sociale de l'orateur ou de l'écrivain est un argument assez puissant pour faire accepter l'erreur comme l'énoncé d'une réflexion mûre, comme l'exposé d'une vérité émanée de recherches documentaires. Ces erreurs sont criminelles parce que souvent elles sont le fruit d'une longue préméditation, que leur portée est savamment calculée et que leurs propagateurs faussent sciemment le jugement des personnes dont les loisirs comme les connaissances ne permettent pas de contrôler la véracité de ce qui a été dit ou écrit. Aussi, réduire à sa juste valeur ces fausses allégations et empêcher leur diffusion avant qu'un courant d'opinion à même d'attiser de vieilles haines endormies ne se produise, devient un cas de conscience ; et tous les efforts doivent converger à démasquer les intrigues dissimulées sous le dehors d'une érudition factice et dont le but réel est de semer la discorde.

On conçoit que le moyen-âge ait vu fleurir les haines religieuses ; les hommes se connaissaient si peu et leur conviction se formait sur le raconter de gens dont la profession consistait à entretenir